

Épreuve orale anticipée de français
Classe de 1^{re} L

Descriptif des lectures et activités

NOM et Prénom du candidat :

Ce descriptif comprend **provisoirement** quatre séquences et 18 lectures analytiques.

Pierre-Georges Danset
Professeur de français

Nathalie Michels, responsable du Lycée,
pour le chef d'établissement

Séquence I : « Je ne sais si vous dites vrai, ou non ; mais vous faites que l'on vous croit. »

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe siècle à nos jours.
Problématique : Comment la pièce se révèle-t-elle sur scène dans toute son ambiguïté ?

1. Étude d'une œuvre intégrale : Dom Juan de Molière, 1665

Lectures analytiques

- **L'éloge du tabac par Sganarelle, Acte I, scène 1.**
Un condensé d'exposition sous forme d'éloge paradoxal.
- **L'éloge de l'inconstance, tirade d'un séducteur, Acte I, scène 2.**
La tirade d'un rhéteur habile, metteur en scène de ses propres exploits.
- **L'entrée en scène d'Elvire et la confrontation avec Dom Juan, Acte I, scène 3.**
Un duel en question, entre une héroïne tragique éloquente et un séducteur silencieux.
- **La conquête de Charlotte, Acte II, scène 2.**
Une scène de séduction outrancière, mais efficace.
- **La « scène du Pauvre », Acte III, scène 2.**
Une scène ambiguë et scandaleuse : échec du tentateur ? Victoire du rhéteur ?



Étude et comparaison de mises en scène

- L'Acte I (la découverte de Dom Juan), le début de l'Acte II (la pastorale revisitée), le début de l'Acte III (l'éloge de la théâtralité avec Sganarelle en infirmière) et la l'Acte IV, scène 3 (scène de Monsieur Dimanche) dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003).
- La scène du Pauvre dans l'adaptation de Marcel Bluwal (1965).
- Le dénouement dans la mise en scène de Daniel Mesguich (2003) : spectacle baroque, tragédie, comédie ?

Travail de groupe : mise en scène d'un extrait de la pièce

Travail sur une scène : mise en scène jouée ou filmée, présentée à l'oral à partir d'une note d'intention écrite.

Compléments

Repères sur le contexte de création de la pièce, sa réception, sa dimension baroque.

2. La parole en jeu dans trois pièces du XXe siècle

Travail de groupe : mise en voix d'extraits des œuvres suivantes :

- Ionesco, *La cantatrice chauve*, 1950. Le début de la pièce : « Le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ».
- Jean Tardieu, « Finissez vos phrases », « Un mot pour un autre », in *La comédie du langage*, 1951 ; pièce intégrale.
- Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, 1990. La scène de la colère d'Antoine.

Devoirs de type EAF, lectures cursives

Entraînement au commentaire littéraire en classe

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte I, scène 1, 1784.

Devoir facultatif à la maison : commentaire littéraire

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, Acte I, scène 1, 1784.

Devoir à la maison - Le couple maître-valet dans la comédie

Question sur corpus :

- Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, scène 5, 1673.
- Marivaux, *L'île des esclaves*, scène 6, 1725.
- Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, Acte I, scène 1, 1775.
- Hugo, *Ruy Blas*, Acte V, scène 4, 1838.

Devoir facultatif à la maison - Le théâtre et le sens de l'existence

Au choix :

- Commentaire du début de *Oh les beaux jours* de Beckett.
- Dissertation : Comment le théâtre invite-t-il à réfléchir à la condition humaine ?
- Invention : réécriture de la fin du *Dom Juan* de Molière, en remplaçant la réplique de Sganarelle par une tirade d'Elvire.

Ébauche de dissertation, sujet au choix :

- Selon vous, le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ?
- Au théâtre, la relation maître-serviteur a-t-elle uniquement pour but de faire rire ?
- Pourquoi le couple du maître et du serviteur est-il un tandem privilégié au théâtre ?

Lectures cursives - deux pièces au choix :

Corneille, *L'illusion comique*, *Le Cid*, *Cinna* ; Molière, *Le Tartuffe*, *Le Misanthrope* ; Racine, *Phèdre*, *Andromaque*, *Britannicus*, *Bajazet* ; Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, *La double inconstance*, *L'esquive* ; Beaumarchais, *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro* ; Musset, *Lorenzaccio* ; Hugo, *Ruy Blas* ; Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu* ; Anouilh, *Antigone* ; Cocteau, *La machine infernale* ; Ionesco, *La cantatrice chauve*, *La leçon*, *Les chaises*, *Rhinocéros* ; Beckett, *En attendant Godot*, *Fin de partie* ; Camus, *Caligula* ; Sartre, *Huis clos* ; Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* ; Koltès, *Combat de nègre et de chiens*, *Le Retour au désert* ; Lagarce, *Juste la fin du monde*, *Derniers remords avant l'oubli* ; Pommerat, *Cendrillon*, *Le Petit Chaperon rouge*, *Pinocchio*.

Annexe à la séquence I

Sorties au théâtre

Spectacles proposés

- **L'École des femmes de Molière** - mise en scène de Philippe Adrien, Théâtre de la Tempête, septembre 2016.
- **Le silence de Molière de Giovanni Macchia**, mise en scène de Marc Paquien, Théâtre de la Tempête, septembre 2016.
- **Edmond**, écrit et mis en scène par Alexis Michalik, suivi d'une rencontre avec l'auteur; Théâtre du Palais-Royal, octobre 2016.
- **Un fil à la patte de Georges Feydeau** - mise en scène d'Anthony Magnier, Théâtre 14, novembre 2016.
- **Le conte d'hiver de Shakespeare** - mise en scène de Philippe Car, Théâtre 13, décembre 2016.
- **Urfaust de Goethe** - mise en scène de Gilles Bouillon, Théâtre de la Tempête, février 2017.
- **Intra Muros d'Alexis Michalik**, mise en scène de l'auteur; Théâtre 13, mars 2017.



L'École des femmes



Le silence de Molière



Edmond



Intra Muros



Urfaust



Le conte d'hiver



Un fil à la patte

Séquence II : « Jamais je ne serai un héros. »

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVII^e siècle à nos jours.

Problématique : En quoi la vision d'un héros égaré change-t-elle le monde qui l'entoure ?

1. Le héros de roman au combat

Lecture analytique

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.

Une scène de bataille qui prend le contrepied de l'épopée.

Étude d'images : combat épique contre guerre absurde.

- Clément-Auguste Andrieux, *La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815*, 1852.
- Jacques Tardi, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, 1988.

Ces images sont reproduites ci-après, à la suite des textes.

Corpus : lectures à voix haute ; repères sur le héros de roman

- Cervantès, *Don Quichotte*, La veillée d'armes de don Quichotte, 1605.
- Voltaire, *Candide*, la guerre entre Abares et Bulgares, 1759.
- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, Fabrice à Waterloo, 1839.
- Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Frédéric en pleine fièvre révolutionnaire, 1869.
- Ernest Hemingway, *L'adieu aux armes*, sur les mots de la guerre, 1929.
- Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Bardamu au front, 1932.

2. Étude d'une œuvre intégrale : *Un balcon en forêt* de Julien Gracq, 1958

Problématique : En quoi la vision de Grange change-t-elle le monde qui l'entoure ?

Lectures analytiques

- **L'incipit.**
Une entrée envoûtante dans le roman, entre nature enchantée et laideur du monde.
- **Le réveil de Grange dans la maison forte.**
Un moment suspendu entre insouciance et inquiétude, au cœur d'un lieu double.
- **La rencontre de Mona.**
La rencontre féérique d'un double féminin du héros.
- **Le réveil du 12 mai 1940.**
Un écho inversé du premier réveil, au seuil d'une guerre inhumaine et irréelle.

Lectures complémentaires : le personnage de roman en question

- Balzac, *Le Père Goriot*, les portraits de Victorine Taillefer et de Rastignac, 1835.
- Balzac, *Le Cabinet des Antiques*, la description des douairières, 1838.
- Beckett, *Molloy*, l'incipit, 1951.
- Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, « Sur quelques notions périmées : le personnage », 1963.
- Kundera, *Le Rideau*, 2005.

Activités complémentaires

- Écriture d'un ou plusieurs articles pour un abécédaire d'*Un balcon en forêt*.
- Exercice de réappropriation du roman à partir d'une piste de réflexion.
- Écriture de la quatrième de couverture d'un roman imaginaire.



Devoirs de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table

Personnages romanesques et « paysages états d'âme »

Question sur corpus :

- Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839.
- Flaubert, *Madame Bovary*, 1857.
- Zola, *L'Assommoir*, 1876.
- Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, 1919.

Commentaire au choix : Stendhal, Zola ou Proust.

Dissertation (au choix) :

- Attendez-vous essentiellement d'un roman qu'il vous plonge dans les pensées d'un personnage ?
- Pour apprécier un roman, un lecteur a-t-il besoin de s'identifier au personnage principal et de partager ses sentiments ?
- Invention inspirée des textes du corpus : description d'un « paysage état d'âme » par un personnage narrateur posté à une fenêtre.

Lectures cursives : un roman au choix parmi les titres suivants, qui mettent en scène un personnage paradoxal.

Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur* ; Camus, *L'Étranger* ; Céline, *Voyage au bout de la nuit* ; Cossery, *Mendiants et orgueilleux* ; Fuentes, *La mort d'Artemio Cruz* ; Gracq, *Le rivage des Syrtes* ; Hemingway, *L'adieu aux armes* ; Hyvernaud, *La peau et les os* ; Kourouma, *Les soleils des Indépendances* ; Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*.

« Café littéraire » et « Prix littéraire de la Ire L »

Lecture de plusieurs romans dans le cadre d'un café littéraire toutes les deux semaines, et débats à partir de ces lectures (voir l'annexe à la séquence II en page suivante).

Annexe à la séquence II

Café littéraire & Prix littéraire de la 1re L

Description du projet et du parcours de lecture

En guise de prolongement à la séquence sur le personnage de roman, un projet de prix littéraire a été mis en œuvre au sein de la classe, en partenariat avec la Maison des écrivains et avec l'accompagnement des professeurs-documentalistes de l'établissement.

Les élèves ont construit un parcours de lectures, émaillé d'échanges, tous les 15 jours, sur les qualités d'un « bon roman » et d'un « bon personnage », à partir de 16 titres, publiés en 2015, 2016 et 2017. Au 21 mars, Chaque élève a lu au moins deux romans de la sélection, le plus souvent trois ou quatre, et rédigé une brève critique littéraire de l'un d'entre eux.

Sélection :

- *Et je danse aussi*, de Jean-Claude Mourlevat
- *Le cœur du problème*, de Christian Oster
- *Une jeunesse de Blaise Pascal*, de Marc Pautrel
- *Profession du père*, de Sorj Chalandon
- *Il était une ville*, de Thomas B. Reverdy
- *J'enquête*, de Joël Egloff
- *Nous serons des héros*, de Brigitte Giraud
- *Tardigrade*, de Pierre Barrault
- *Défaite des maîtres et possesseurs*, de Vincent Message
- *Vi*, de Kim Thúy
- *Une forêt d'arbres creux*, d'Antoine Choplin
- *Victor Hugo vient de mourir*, de Judith Perrignon
- *Maraudes*, de Sophie Pujas
- *Les oiseaux de passage*, de Bénédicte des Mazery
- *Désorientale*, de Négar Djavadi
- *Née contente à Oraibi*, de Bérengère Cournut

Séquence III : « Évoquer le printemps avec ma volonté »

Objet d'étude : *Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.*

Problématique : *Comment la poésie renouvelle-t-elle notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?*

1. Paysages et pouvoirs de la poésie, étude d'un corpus

Lectures analytiques

- René Char, *Feuille 141 des Feuilles d'Hypnos*, 1948 (1943-44).
Une saisie de la beauté de la nature, en guise de « contre-terreur » au temps de l'Occupation.
- Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance, II », *Éloges*, 1960 (1910).
La célébration d'un éveil au monde ; un poème qui restitue l'enfance.

Entraînement au commentaire et à la question sur corpus (avec les textes de Char et de Saint-John Perse)

- Arthur Rimbaud, « Le dormeur du val », *Poésies*, 1870.
 - Blaise Cendrars, extrait de *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.
- En classe, travail préparatoire pour un commentaire littéraire de l'un de ces deux poèmes ; à la maison, exercice de réappropriation du corpus.

2. Étude d'une œuvre intégrale : « Tableaux parisiens », in *Les Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire, 1861

Problématique : *Comment Baudelaire, dans les « Tableaux parisiens », renouvelle-t-il notre regard sur le monde dans ce qu'il a de plus prosaïque ?*

Lectures analytiques

- « À une passante ».
Une saisie fugitive de l'idéal baudelairien.
- « Le jeu ».
Une scène de genre où se dit le Spleen du poète.
- « Le Cygne ».
Une sublimation de la mélancolie et de ses représentations.



Oral : réalisation d'un essai de « Tableau parisien »

Essai dit en classe, qui articule le regard personnel de chaque élève sur sa ville et des extraits des « Tableaux parisiens ».

Invention : écriture d'un court poème à la manière de Baudelaire

Pastiche, ou poème sur la « prose de la ville » inspiré des « Tableaux parisiens ».

Lecture des *Fleurs du Mal* en « chambre d'échos »

Lecture des *Fleurs du Mal* en classe, par fragments ; mise au jour des principaux motifs du recueil.

Lecture cursive des « Tableaux parisiens »

Lecture complémentaire, en écho aux « Tableaux parisiens »

- Extrait de la dédicace du *Spleen de Paris* à Arsène Houssaye, 1869 : la tentation de la prose.
- « Les Fenêtres », in *Le Spleen de Paris*, 1869.

Documents complémentaires autour du « Cygne » et de la mélancolie

- Lecture d'image : *Mélancolie* de Constance-Marie Charpentier, 1801.
- Lecture (à la maison) d'un extrait de « Melancholia », in *La comédie de la mort*, de Théophile Gautier, 1838 : la satire des représentations sclérosées de la mélancolie.

Carpe diem, memento mori, éloge des pouvoirs de l'art ?

Comparaison de deux poèmes de Ronsard et Baudelaire

- Ronsard, « Ode à Cassandre », *Les Amours*, 1552.
- Baudelaire, « Une charogne », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Lectures complémentaires sur la beauté et la modernité selon Baudelaire

- Comparaison de deux poèmes : « La Beauté » et « Hymne à la Beauté », *Les Fleurs du Mal*, 1861.
- Extrait d'*Exposition universelle* sur le Beau « toujours bizarre », 1855.
- Extrait de *Fusées* sur la définition du « Beau », « ardent et triste », 1887.
- Extrait du *Peintre de la vie moderne*, sur la saisie par l'art de « l'éternel dans le transitoire », 1863.

Lecture complémentaire sur la modernité du lexique en poésie

Extrait de « Réponse à un acte d'accusation » (« Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire »), dans *Les Contemplations* de Victor Hugo, 1856 (à la maison).

Lectures complémentaires : la saisie du réel par la poésie

- Ponge : « Le pain », « Le cageot », « La bougie », in *Le parti pris des choses*, 1942.
- Jacques Prévert, « Promenade de Picasso », *Paroles*, 1947.

Devoir de type EAF, lectures cursives

Devoir sur table - la poésie, invitation au voyage ?

- Commentaire : « Les Voiles » de Lamartine.
- Dissertation : Pensez-vous que la poésie soit une « invitation au voyage » ?
- Invention : variation sur le sujet de dissertation (dialogue entre deux lycéens).

Lecture d'un recueil de poèmes au choix

C. Baudelaire, *Petits poèmes en prose (Le Spleen de Paris)* ; A. Rimbaud, *Poésies* ou *Une saison en enfer*, ou *Illuminations* ; B. Cendrars, *Du monde entier au cœur du monde* ; R. Char, *Feuilles d'Hypnos*, *Fureur et mystère* ou *Les Matinaux* ; P. Jaccottet, *Poésie* ou *À la lumière d'hiver*.

Séquence IV : « On ne naît pas homme, on le devient. »

Objet d'étude : Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.

Problématique : Comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il ?

1. La référence à l'Antiquité et la promotion de la langue française

Étude d'un corpus

- Jacques Peletier du Mans, « À un poète qui n'écrivait qu'en latin », *Vers lyriques*, 1547.
- Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, extrait, 1549.
- Pierre de Ronsard, sonnet 65 de *Continuation des amours*, « Je veus lire en trois jours l'Illiade d'Homere », 1555.

Exercice de réappropriation du corpus (confrontation de textes, invention et réalisation d'une question sur corpus).

Lecture analytique

Joachim du Bellay, sonnet 36 des *Regrets*,

« Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour... », 1558.

Une réécriture d'Ovide et un sonnet élégiaque.

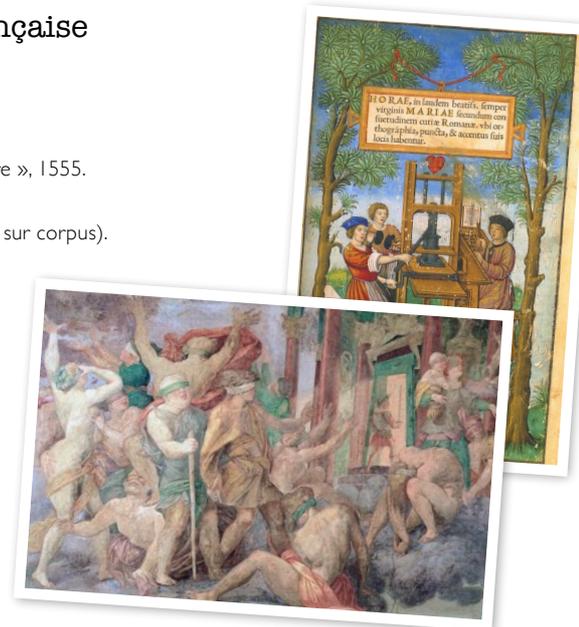
— *Objet d'étude secondaire : Les réécritures, du XVIIe siècle à nos jours.*

Lecture du texte source

Ovide, extrait des *Tristes*, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C.

Documents complémentaires

- Rosso Fiorentino, *L'ignorance chassée*, 1539.
- Frontispice des *Heures de la vierge*, de Geoffroy Tory, 1525.



2. Étude d'une œuvre intégrale : *Gargantua* de Rabelais, 1534 (éd. de 1542)

Problématique : Entre rire et sérieux, comment l'idéal humaniste s'exprime-t-il dans le roman ?

Lectures analytiques

- « Comment Gargantua fut institué par Ponocrates... », chapitre 23.
Une éducation humaniste idéale, entre gigantisme et humanisme.
- « Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye... », chapitre 27.
Un rire libérateur et provocateur ; une parodie des romans de chevalerie et une satire de la vie monastique.
- NON FAIT fin mars « Comment était réglé le mode de vie des Thélémites », chapitre 57.
Une utopie humaniste.

Lectures complémentaires dans l'œuvre.

- NON FAIT fin mars / Le Prologue de *Gargantua*
- L'éveil de Gargantua et sa première éducation, chap. 13 à 15.
- La harangue de Janotus de Bragmardo, chap. 19.
- NON FAIT fin mars / Le discours de Grandgousier aux pèlerins, chap. 45.

Lecture cursive de *Gargantua*, édition Folio plus classiques.

Document complémentaire

NON FAIT fin mars / Didier Érasme, extrait d'*Éloge de la folie* sur les prêtres, chapitre LX, 1511.



Devoir de type EAF

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n° 1

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène I

SGANARELLE, GUSMAN

- 1 SGANARELLE, *tenant une tabatière* – Quoi que puisse dire Aristote et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal au tabac : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en
- 5 prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droit et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend pas même qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'est assez de cette matière. Reprenons un peu notre discours. Si bien donc, cher Gusman, que Done Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est
- 10 mise en campagne après nous, et son cœur, que mon maître a su toucher trop fortement, n'a pu vivre, dis-tu, sans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te dise ma pensée ? J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville produise peu de fruit, et que vous eussiez autant gagné à ne bouger de là.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène I (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°2

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE

1 DOM JUAN – Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

SGANARELLE – En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN – Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce
5 au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non, la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur
10 nos coeurs. Pour moi, la beauté me ravit par tout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable, et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix
15 mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à
20 vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lors qu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle
25 personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE – Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par
30 cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène II (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°3

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte I, scène III

DONE ELVIRE, DOM JUAN, SGANARELLE

1 DONE ELVIRE – Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître, et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

DOM JUAN – Madame, je vous avoue que je suis surpris, et que je ne vous attendais pas ici.

DONE ELVIRE – Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas, et vous êtes surpris à la vérité,
5 mais tout autrement que je ne l'espérais, et la manière dont vous le paraissez me persuade pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ;
10 et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ si précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. Mes justes soupçons chaque jour avaient beau me parler : j'en rejetais la voix qui vous rendait criminel à mes yeux, et j'écoutais avec plaisir mille chimères ridicules qui vous peignaient innocent à mon cœur. Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise
15 pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DOM JUAN – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE – Moi, Monsieur, je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE – Hé bien, Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

20 DOM JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle* – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DOM JUAN – Tu ne répondras pas ?

25 SGANARELLE – Je n'ai rien à répondre, vous vous moquez de votre serviteur.

DOM JUAN – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE – Madame...

DONE ELVIRE – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître*. – Monsieur...

30 DOM JUAN – Si...

SGANARELLE – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ ; voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE — Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DOM JUAN – Madame, à vous dire la vérité...

35 DONE ELVIRE — Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de vous voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ! Que ne me dites-vous que des affaires de la
40 dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis, qu'il faut que malgré vous vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible : qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi, vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

Molière, *Dom Juan*, Acte I, scène III (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n°4

Molière, *Dom Juan*, extrait de l'Acte II, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE

- 1 DOM JUAN, *apercevant Charlotte* – Ah ! ah ! d'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE – Assurément. Autre pièce nouvelle.

- DOM JUAN – D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? dans ces lieux champêtres,
5 parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE – Vous voyez, Monsieur.

DOM JUAN – Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Et vous y demeurez ?

- 10 CHARLOTTE – Oui, Monsieur.

DOM JUAN – Vous vous appelez ?

CHARLOTTE – Charlotte, pour vous servir.

DOM JUAN – Ah ! la belle personne, et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE – Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

- 15 DOM JUAN – Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! que cette taille est jolie ! Haussez un peu la tête, de grâce. Ah ! que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

- 20 CHARLOTTE – Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DOM JUAN – Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE – Je vous suis bien obligée, si ça est.

DOM JUAN – Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre
25 beauté que vous en êtes redevable.

CHARLOTTE – Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DOM JUAN – Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE – Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

30 DOM JUAN – Ha ! que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE – Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DOM JUAN – Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée sans doute ?

35 CHARLOTTE – Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DOM JUAN – Quoi ? une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le Ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de
40 tout mon cœur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? c'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE – Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites
45 me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DOM JUAN – Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE – Il n'a garde.

Molière, *Dom Juan*, Acte II, scène II (extrait), 1665.

Séquence I

« Je ne sais si vous dites vrai, ou non ;
mais vous faites que l'on vous croit »

Texte n° 5

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II

DOM JUAN, SGANARELLE, UN PAUVRE

- 1 SGANARELLE – Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE – Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

- 5 DOM JUAN – Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE – Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

DOM JUAN – Ah ! ah ! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE – Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

- 10 DOM JUAN – Eh ! Prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE – Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme ; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN – Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

- 15 LE PAUVRE – De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN – Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise ?

LE PAUVRE – Hélas ! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN – Tu te moques : un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

- 20 LE PAUVRE – Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN – Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah ! ah ! je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE – Ah ! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

25 DOM JUAN – Tu n’as qu’à voir si tu veux gagner un louis d’or ou non. En voici un que je te donne, si tu jures ; tiens, il faut jurer.

LE PAUVRE – Monsieur !

DOM JUAN – À moins de cela, tu ne l’auras pas.

SGANARELLE – Va, va, jure un peu, il n’y a pas de mal.

30 DOM JUAN – Prends, le voilà ; prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE – Non, Monsieur, j’aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN – Va, va, je te le donne pour l’amour de l’humanité. Mais que vois-je là ? un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

Il court au lieu du combat.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène II, 1665.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n° 1

1 Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

5 - Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du
10 monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs
15 lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

20 - Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?
- Pardi, c'est le maréchal !
- Quel maréchal ?
- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu
25 dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se
30 remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

35 Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me
voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient
des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les
boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement
égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus
40 voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était
à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir
tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures
45 comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtons, je ne
serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un
héros.

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, première partie, chapitre 3, 1839.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°2

1 Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la

5 vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la

10 lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais, entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie,

15 aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant, grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous

20 cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites gardes, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les chariots de la poste - puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de

25 lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la poussière des carrières à plâtre - et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes d'herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur

30 de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la Gaule chevelue.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, incipit, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°3

1 Grange prolongea longtemps le demi-sommeil qui le retournait sur son lit de camp, dans l'aube déjà claire à toutes les vitres ; depuis son enfance, il n'avait éprouvé de sensation aussi purement agréable : il était libre, seul maître à son bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt. Derrière sa porte, le remue-ménage placide d'une ferme qui s'éveille

5 ajoutait à son bonheur : il l'engrenait dans une longue habitude ; Grange pour la première fois songea avec un frisson de plaisir incrédule qu'il allait vivre ici - que la guerre avait peut-être ses îles désertes. Les branches de la forêt venaient toucher ses vitres. Un ferraillement lourd ébranlait l'escalier ; Grange sauta de son lit et vit par la fenêtre le soldat Hervouët et le soldat Gourcuff qui s'éloignaient entre les arbres en redressant leur fusil d'un coup d'épaule, le col de la capote relevé

10 contre le froid piquant. Derrière la cloison, quelqu'un tisonnait le poêle ; des chocs de ferblanterie parlaient plaisamment de café chaud. Il s'allongea sur son lit une minute, roulé dans sa capote. Le matin était gris et couvert ; une atmosphère de *grasse matinée*, un vide de dimanche campagnard habitaient la pièce ; dans les intervalles des bruits de casserole, le silence, si peu habituel à la vie militaire, se recouchait au milieu de la chambre avec un ronron de bête heureuse. Le froid même

15 n'était pas inconfortable ; même en leur absence, on sentait que l'air ici n'était remué que par des corps jeunes et bien nourris. Un moment, Grange suivit dans l'air, l'œil vague, la buée légère que faisait son haleine, puis il se retourna et fit un petit rire de gorge perplexe : l'idée qu'il était ici aux *avants-postes* le dépaysait complètement. Les consignes que lui avait transmises le capitaine Vignaud étaient simples. En cas d'attaque, le génie en se repliant devant lui ferait sauter la route. La

20 maison forte avait pour mission de détruire les chars bloqués derrière la coupure et de renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Elle l'arrêterait « sans esprit de recul ». Un boyau souterrain qui débouchait dans les taillis devait permettre en principe à la garnison de quitter le blockhaus sans être aperçue, et de se replier à toute extrémité vers la Meuse par les bois. Sur la carte d'état-major qui traînait au bord de la table, il pouvait apercevoir de son lit l'itinéraire de repli défilé que le capitaine

25 Vignaud avait tracé au crayon rouge, et qu'il devait reconnaître dès aujourd'hui. Mais, à ces événements improbables, l'imagination ne s'accrochait pas. Devant soi, on avait les bois jusqu'à l'horizon, et au-delà ce coin de Belgique protecteur qui retombait en pan de rideau, on avait cette guerre qui s'assoupissait peu à peu, cette armée qui bâillait et s'ébrouait comme une classe qui a remis sa copie, attendant le coup de clairon de la fin de manœuvre. Il ne se passerait rien. Peut-être

30 ne se passerait-il rien. Grange feuilleta le dossier des pièces officielles, les consignes de combat, les relevés de minutions, d'un doigt distrait : une pluie serrée de paragraphes doctes, issus d'un délire ingénieux et procédurier, qui semblaient comptabiliser d'avance un tremblement de terre, puis il les rangea dans une chemise et les enferma à clef au fond de son tiroir, d'un geste qui était une conjuration. Cela faisait partie des choses qui, trop minutieusement prévues, n'arrivaient pas.

35 C'étaient les archives notariées de la guerre ; elles dormaient là en attendant la prescription ; à lire ces pages qui en traquaient l'imprévisible de virgule en virgule, on se sentait inexprimablement rassuré : on eût dit que la guerre avait déjà eu lieu. Un doigt heurta la porte, surprenant de timidité après le puissant râclage de semelles qui le précédait.

- Café, mon yeutenant.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n°4

1 Ce voyage à travers la forêt cloîtrée par la brume poussait Grange peu à peu sur la pente de sa rêverie préférée ; il y voyait l'image de sa vie : tout ce qu'il avait, il le portait avec lui ; à vingt pas, le monde devenait obscur, les perspectives bouchées, il n'y avait plus autour de lui que ce petit halo de conscience tiède, ce nid bercé très haut au-dessus de la terre vague. Sur le plateau, où la chaussée

5 s'égouttait mal, les flaques des bas-côtés s'élargissaient déjà au travers du chemin, toutes cloquées par l'averse qui redoublait de grosses bulles grises. Comme il levait les yeux vers la perspective, il aperçut à quelque distance devant lui, encore à demi-fondue dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec

10 hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux lieues, et il se souvint tout coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle

15 semblait ne se soucier mie, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord du chemin pour casser une branche - une seconde, elle se retournait à demi et semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant

20 rejaillir l'eau des flaques - une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait. La laie s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frir la forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui derrière son col trempé, une fadette - une petite sorcière de la forêt. » Il commença à ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite - il avait peur que le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux,

25 captivant, de jeune bête au bois. Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille : quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur l'épaule d'un homme. Grange se demandait,

30 un peu piqué, si elle s'était vraiment aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillerment de jeune bohémienne et de dénicheuse de nids - et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous

35 pour un peloton de fil. Ils allèrent ainsi un moment, malgré le bruit de l'averse qui battait la route,

36 la trouée plus claire du chemin paraissait à Grange celle même de l'embellie : il n'était plus qu'un
homme qui marche derrière une femme, tout entier sang remué et curiosité violente. « Une petite
fille ! » se disait-il avec malaise - mais le cœur malgré lui lui battait plus fort, chaque fois que la
silhouette s'arrêtait au bord du chemin et qu'une main entr'ouvrait un instant vers lui la guérite du
40 capuchon lourd. Tout à coup la silhouette se planta au milieu de la route, et, campée dans une flaque
qui lui montait jusqu'aux chevilles, se mit en devoir de laver à grande eau en remuant les jambes ses
bottes de caoutchouc ; comme il arrivait à sa hauteur, Grange aperçut sous le capuchon qui se levait
vers lui deux yeux d'un bleu cru, acide et tiède comme le dégel - au fond du capuchon, comme au
44 fond d'une crèche, on voyait une paille douce de cheveux blonds.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II

« Jamais je ne serai un héros. »

Texte n° 5

1 Il y a des heures où on dirait qu'une paume lourde s'appesantit tout à coup sur la terre, pleine de nuit, comme la main écœurante et douce du boucher qui tâte un moment le frontal de la bête, avant d'asséner le coup de merlin, et à ce toucher, la terre même comprend et se révolte : on dirait que sa lumière même rancit, que le matin souffle sur elle mou et chaud par un mufler ignoble. Aucun
5 signe déchiffrable n'est venu, mais l'angoisse est là, dans l'air brusquement épaissi de chambre de malade : l'homme tout à coup ne sent plus ni faim ni soif, mais seulement son courage qui se vide de lui par le ventre, et on l'entend souffler par le nez, comme si le monde lui tournait sur le cœur.

- C'est dimanche, pensa Grange avec un bâillement sans joie, en voyant une aube fade pointer à ses vitres. Il avait mal dormi. Le fortin baignait dans un silence mort, un peu oppressant, un
10 silence de cloître et d'eau croupie. Machinalement, il jeta un coup d'œil sur le chemin désert. Il ne se sentait pas très à l'aise. Ce vide, ce sommeil des routes inoccupées sur les arrières de la bataille, c'était étrange, improbable, un peu magique : une allée du château de la Belle au Bois Dormant. En descendant l'escalier de fer, il alluma une cigarette. Le goût du matin était mou et aqueux, mais, sur
15 faire rebrousser chemin, mais il avait décidé, avant de déjeuner, de pousser jusqu'à la *destruction* de la laie, où le génie avait préparé en avant du fortin une chambre de mine. Il pensait trouver là un poste de sapeurs : il aurait peut-être des nouvelles.

Il n'y avait personne. La route s'était un peu affaissée au-dessus de la chambre de mine, remblayée d'une terre trop molle - dans les ornières creusées par les chenilles avaient coulé de
20 petites flaques d'eau, toutes assombries par la forêt verte. Les deux bouts dénudés du fil de l'exploseur, qui sortaient de terre, traînaient un peu plus loin, abandonnés sur un tas de cailloux.

- C'est drôle, pensa-t-il, perplexe. Il s'assit sur le tas de pierre, de mauvaise humeur. À une lieue à la ronde, on eût juré que la forêt n'avait pas un bruit : il tendait l'oreille vers les taillis sans
25 oiseaux, vaguement inquiet de cet évanouissement suspect de l'homme, de ce chantier rêveur de grève sur le tas. Soudain, comme il rallumait sa cigarette, il se fit très haut au-dessus de sa tête un déchirement de l'air singulier : un long fracas somptueux de rapide céleste froissant ses rails et ferrailant sur des aiguillages : l'artillerie lourde de la Meuse ouvrait le feu sur la Belgique.

Il lui sembla ensuite que les choses se passaient très vite. Il était à peine à mi-chemin du fortin qu'un puissant ronflement de moteurs se mit à fouir, à tarauder la forêt de tous les côtés à la fois,
30 avec le sans-gêne d'une troupe de rabatteurs entrant dans un fourré, et le Toit brusquement entra en transe dans un énorme tapage de bombes et de mitrailleuses. Grange demeura un moment stupide : la forêt vibra comme une rue secouée par le vacarme d'une perforatrice ; il se sentait giflé, bousculé, par la trépidation véhémente, incompréhensible, qui entraînait en lui à la fois par la plante des
35 pieds et par les oreilles. Il se jeta de côté dans un layon où les arceaux des branches feuillues n'ouvraient au-dessus de lui qu'un ruban étroit de ciel blanc. Dès qu'on se sentait dissimulé aux vues, le tapage ne paraissait plus aussi énorme : on se rendait compte qu'il était à base de moteurs

36 beaucoup plus que d'explosions : il y avait de longues accalmies. Grange, rassuré, se remit même un instant en route pour le fortin, sous la voûte de vacarme, mais à une dizaine de mètres devant lui, l'asphalte usé qui recouvrait la laie de ce côté se mit bizarrement à frire : il mit une ou deux secondes à comprendre qu'il était mitraillé : il regagna au pas de course l'entrée du layon. Il s'était remis à
40 fumer, beaucoup plus à l'aise ; le bruit le soulageait. De temps en temps, le ciel du layon, dans un épanouissement des bruits de moteurs, était traversé d'un envol brusque de cape noire ; pour le reste, on ne distinguait rien - quand Grange poussait jusqu'au chemin pour risquer un œil, il voyait se plaquer contre le ciel plus dégagé de la laie des flottaisons d'avions assez clairsemées, hautes et étrangement lentes, qui semblaient nager presque immobiles comme si elles remontaient un courant.
45 Ce qui le frappait, c'était leur comportement paisible de poisson dans l'eau, la manière qu'elles avaient de s'espacer à l'aise dans la hauteur, de s'ignorer l'une l'autre, à la manière des bancs qui se croisent et s'ignorent, et vont chacun à leur affaire, étagés dans la transparence de la haute mer : elle suggérait l'idée d'une occupation sereine, nonchalante de l'élément. De temps à autre seulement, le brutal fracas de rapide des nuages s'enfonçait puissamment vers son zénith, déchirant dans un
50 crissement de soie les plages d'air où flottaient ces constellations molles.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958.

Séquence II - Documents complémentaires : étude d'images



La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852.

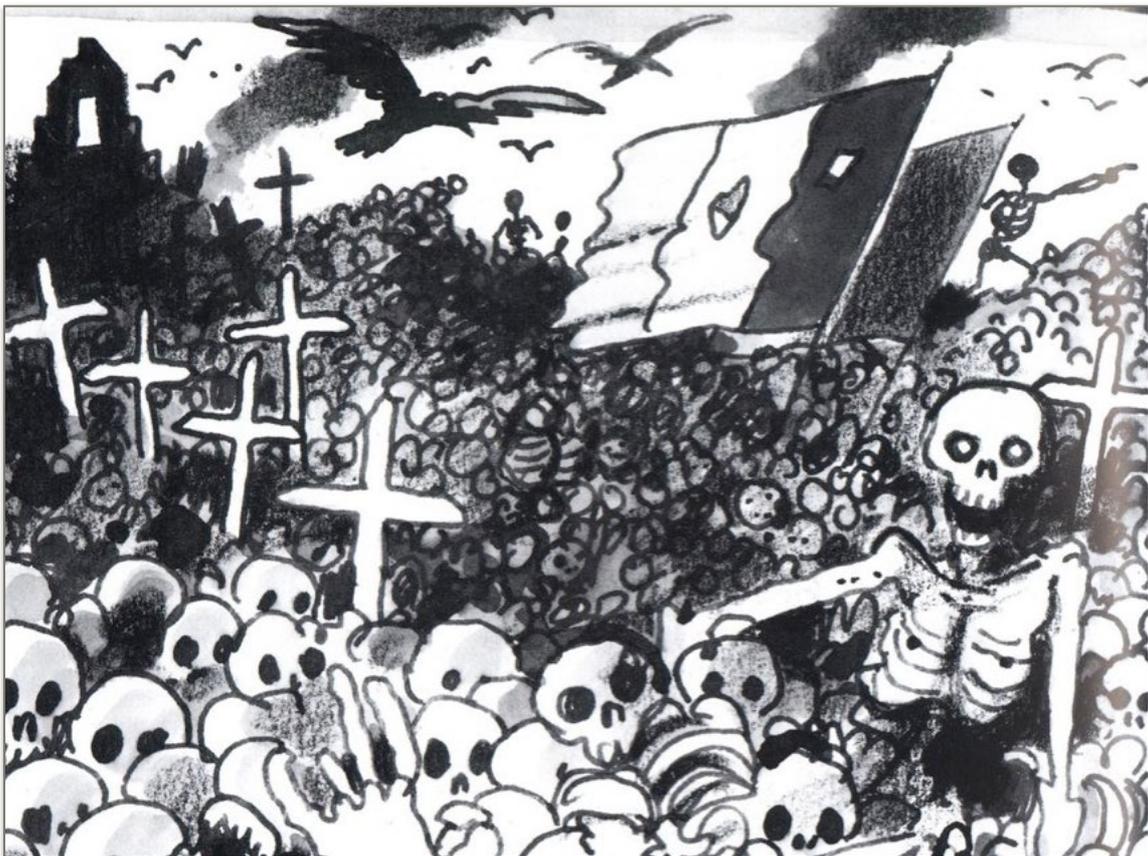


Illustration de Tardi pour *Voyage au bout de la nuit* (1932, édition illustrée parue en 1988).

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n° 1

René Char

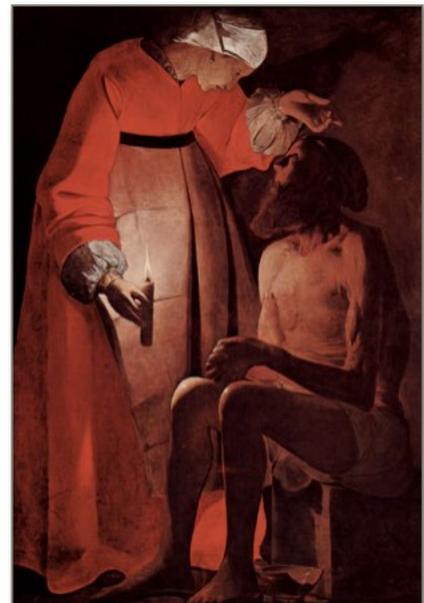
Feuillets d'Hypnos, fragment 141

141

1 La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est
le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies,
c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et
5 d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de
luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne
sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous
sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant,
c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir
10 de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous
a fixé rendez-vous !

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, 1943-1944,
publication dans *Fureur et mystère* en 1948.

Georges de La Tour, *Job et sa femme*, vers 1640-1645.
Tableau connu par René Char sous le titre *Le prisonnier*.



Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°2

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance »

II

1 Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières
fabuleuses... Ô
clartés ! ô faveurs !
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête,
5 qu'elle était belle et bonne.
Ô mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille.
Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil
10 d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-
mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la
servante,
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...
15 Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du
jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut
essuyer à l'angle de mes yeux.
Le sorcier noir sentenciat à l'office : « Le monde est comme une pirogue,
20 qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »
Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissent le mât lisse
des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de
liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

Saint-John Perse, « Pour fêter une enfance », *Éloges*, 1911.

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°3

Charles Baudelaire

« À une passante »

- 1 La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;
- 5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.
- 10 Un éclair... puis la nuit ! - Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?
- 14 Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

Charles Baudelaire,

« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n°4

Charles Baudelaire

« Le jeu »

- 1 Dans des fauteuils fanés des courtisanes vieilles,
Pâles, le sourcil peint, l'oeil câlin et fatal,
Minaudant, et faisant de leurs maigres oreilles
Tomber un cliquetis de pierre et de métal ;
- 5 Autour des verts tapis des visages sans lèvre,
Des lèvres sans couleur, des mâchoires sans dent,
Et des doigts convulsés d'une infernale fièvre,
Fouillant la poche vide ou le sein palpitant ;
- 10 Sous de sales plafonds un rang de pâles lustres
Et d'énormes quinquets projetant leurs lueurs
Sur des fronts ténébreux de poètes illustres
Qui viennent gaspiller leurs sanglantes sueurs ;
- 15 Voilà le noir tableau qu'en un rêve nocturne
Je vis se dérouler sous mon œil clairvoyant.
Moi-même, dans un coin de l'ancre taciturne,
Je me vis accoudé, froid, muet, enviant,
- 20 Enviant de ces gens la passion tenace,
De ces vieilles putains la funèbre gaieté,
Et tous gaillardement trafiquant à ma face,
L'un de son vieil honneur, l'autre de sa beauté !
- 24 Et mon coeur s'effraya d'envier maint pauvre homme
Courant avec ferveur à l'abîme béant,
Et qui, soûl de son sang, préférerait en somme
La douleur à la mort et l'enfer au néant !

Charles Baudelaire,

« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Séquence III

« Évoquer le printemps avec ma volonté »

Texte n° 5

Charles Baudelaire

« Le cygne »

I

- 1 Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,
- 5 A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;
- Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
10 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.
- Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
15 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,
- Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
20 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec
- Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? Quand tonneras-tu,
[foudre ? »
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,
- 25 Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide,
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

II

- Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
30 N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
- Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime :
Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous,
35 Comme les exilés, ridicule et sublime,
Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,
- Andromaque, des bras d'un grand époux tombée,
Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus,
Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ;
40 Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !
- Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique,
Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard,
Les cocotiers absents de la superbe Afrique
Derrière la muraille immense du brouillard ;
- 45 À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve
Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs
Et têtent la Douleur comme une bonne louve !
Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !
- Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile
50 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor !
Je pense aux matelots oubliés dans une île,
52 Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n° 1

Joachim du Bellay

« Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour... »

- 1 Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour
Pour venir où le Tibre aux flots tortus ondoie,
Le ciel a vu trois fois par son oblique voie
Recommencer son cours la grand lampe du jour.
- 5 Mais j'ai si grand désir de me voir de retour
Que ces trois ans me sont plus qu'un siège de Troie,
Tant me tarde, Morel, que Paris je revoie,
Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour.
- 10 Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne et si pesant, que le froid Capricorne
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre les nuits.
- 14 Voilà, mon cher Morel, combien le temps me dure
Loin de France et de toi, et comment la nature
Fait toute chose longue avecques mes ennuis.

Joachim du Bellay, *Les Regrets*, sonnet 36, 1558.

Extrait des *Tristes* d'Ovide, Livre V, X, 9-12 ap. J.-C.

Depuis que je suis ici
trois fois le Danube a été pris par les glaces
et trois fois la mer noire a gelé

il me semble pourtant être loin de chez moi
depuis autant d'années qu'en passèrent sous Troie
les Grecs qui l'assiégeaient

le temps a gelé
il ne coule plus
il va si lentement
l'année roule ses flots sur un rythme si lourd
que pour moi le solstice n'écourte pas les nuits
et l'hiver ne fait rien à la durée des jours
pour moi seul la nature abandonne ses lois

je vois dans toutes choses s'éterniser mon mal
le temps de tout le monde suit-il son cours banal
n'y a-t-il que mon temps qui soit interminable
échoué dans ce pays dont le doux nom d'Euxin
est une sinistre plaisanterie

Traduit du latin par Marie Darrieussecq.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n°2

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 23.

De « Après en tel train d'étude le mit qu'il ne perdait heure quelconque du jour »

à « lequel lui montrait l'art de chevalerie ».

116

Gargantua

Après en tel train d'étude le mit qu'il ne perdait heure quelconque du jour : ains¹ tout son temps consommait en lettres et honnête savoir.

5 S'éveillait donc Gargantua environ² quatre heures du matin. Ce pendant qu'on le frottait, lui était lue quelque page de la divine écriture³ hautement et clairement avec prononciation compétente⁴ à la matière, et à ce était commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes⁵. Selon le propos et argument de cette leçon⁶, souventefois⁷ s'adonnait à révé-

10 rer, adorer, prier, et supplier le bon Dieu : duquel la lecture montrait la majesté et jugements merveilleux. Puis allait aux lieux secrets faire excréation des digestions naturelles. Là son précepteur répétait ce

15 qui avait été lu : lui exposant les points plus obscurs et difficiles. Eux retournant considéraient l'état du ciel, si tel était comme l'avaient noté au soir précédent : et quels signes entrait le soleil⁸, aussi la lune pour icelle

20 journée. Ce fait était habillé, peigné, têtonné⁹, accoutré, et

1. Mais.

2. Aux alentours de.

3. Page de la Bible.

4. Adaptée.

5. Le lecteur, en grec.

6. Lecture.

7. Souvent.

8. Dans la conjonction de quels astres (rapportés aux signes du Zodiaque) entrait le soleil.

9. Coiffé.

Chapitre 23

117

parfumé, durant lequel temps on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur : et y fondait quelques cas pratiques et concernant

25 l'état humain lesquels ils étendaient aucunes fois jusque deux ou trois heures, mais ordinairement cessaient lorsqu'il était du tout¹ habillé.

Puis par trois bonnes heures lui était faite lecture.

30 Ce fait issaient hors², toujours conférant des propos de la lecture : et se déportaient en Braque³ ou aux prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile trigone⁴, galamment s'exerçant les corps comme ils avaient les âmes auparavant exercé.

35 Tout leur jeu n'était qu'en liberté : car ils laissaient la partie quant leur plaisait, et cessaient ordinairement lorsque suaient parmi le corps, ou étaient autrement las. Adonc⁵ étaient très bien essuyés, et frottés, changeaient de chemise : et doucement se promenant allaient voir si le dîner était prêt. Là attendant réci-

40 taient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon. Ce pendant monsieur l'appétit venait et par bonne opportunité s'asseyaient à table.

45 Au commencement du repas était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses : jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Lors (si bon semblait) on continuait la lecture : ou commençaient à deviser

1. Complètement.

2. Sortaient dehors.

3. Jeu de paume situé dans le quartier Latin.

4. Triangle.

5. Alors.

joyeusement ensemble, parlant pour les premiers
 50 mois de la vertu, propriété, efficace¹, et nature, de
 tout ce qui leur était servi à table. Du pain, du vin, de
 l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes,
 racines, et de l'apprêt² d'icelles. Ce que faisant apprit
 en peu de temps tous les passages à ce compétant³
 55 en Pline, Athénée, Dioscorides, Jullius Pollux, Galien,
 Porphyre, Opien, Polybe, Héliodore, Aristote, Ælien,
 et autres. Iceux propos tenus faisaient souvent pour
 plus être assurés, apporter les livres susdits à table.
 Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les
 choses dites, que pour lors⁴ n'était médecin, qui en
 60 sût à la moitié tant comme il faisait.

Après devisaient des leçons lues au matin, et par-
 achevant leur repas par quelque confection de coto-
 niat⁵, se curait les dents avec un trou⁶ de lentisque,
 se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche : et
 65 rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques
 faits à la louange de la munificence et bénignité divine.
 Ce fait on apportait des cartes, non pour jouer, mais
 pour y apprendre mille petites gentillesses, et inven-
 tions nouvelles. Lesquelles toutes issaient d'arithmé-
 70 tique⁷.

En ce moyen entra en affection d'icelle science
 numérale, et tous les jours après dîner et souper y

1. Pouvoir, efficacité.
2. La manière de les accommoder.
3. S'y rapportant.
4. Qu'à cette époque.
5. Confiture de coing, dont la propriété est digestive.
6. Un tronc de cet arbre méditerranéen.
7. Ressortissaient à l'arithmétique.

passait temps aussi plaisamment, qu'il souloit¹ en dés
 ou aux cartes. À tant sut d'icelle et théorique et pra-
 75 tique, si bien que Tunstal Anglais, qui en avait ample-
 ment écrit, confessa que vraiment en comparaison de
 lui il n'y entendait que le haut allemand.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences
 mathématiques, comme géométrie, astronomie, et
 80 musique. Car attendant la concoction² et digestion de
 son pât³, ils faisaient mille joyeux instruments et
 figures géométriques, et de même pratiquaient les
 canons astronomiques. Après s'ébaudissaient à chan-
 ter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un
 85 thème à plaisir de gorge.

Au regard des instruments de musique, il apprit
 jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte
 d'Allemand et à neuf trous, de la viole, et de la saque-
 90 boute⁴.

Cette heure ainsi employée, la digestion parache-
 vée, se purgeait des excréments naturels : puis se
 remettait à son étude principale par trois heures ou
 davantage : tant à répéter la lecture matutinale⁵, qu'à
 95 poursuivre le livre entrepris qu'aussi à écrire et bien
 traire⁶ et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait issaient hors leur hôtel avec eux un jeune
 gentilhomme de Touraine nommé l'écuyer Gymnaste,
 lequel lui montrait l'art de chevalerie.

1. Qu'il avait l'habitude naguère d'en passer.
2. Cuisson interne à laquelle la digestion était rapportée mé-
 phoriquement.
3. Repas.
4. Ancêtre du trombone.
5. Du matin.
6. Tracer.

Séquence IV

« On ne naît pas homme, on le devient. »

Texte n°3

Rabelais

Gargantua, extrait du chapitre 27.

De « Les pauvres diables de moines » à « si bien qu'on n'en put sauver un seul brin ».

138	<i>Gargantua</i>	Chapitre 27	139
1	Les pauvres diables de moines ne savaient auquel de leurs saints se vouer, à toutes aventures ¹ firent sonner <i>ad capitulum capitulantes</i> ² : là fut décrété qu'ils feraient une belle procession, renforcée de beaux	20	auquel était leur boîte ¹ de tout l'an fondée, retourne au cœur de l'église où étaient les autres moines tous étonnés comme fondeurs de cloches, lesquels voyant chanter, ini, nim, pe, ne, ne, ne, ne, ne, ne, ne, tum, ne, num, num, ini, i, mi, i, mi, co, o, ne, no, o, o, ne, no,
5	préchans ³ et litanies <i>contra hostium insidias</i> ⁴ : et beaux répons ⁵ <i>pro pace</i> . En l'abbaye était pour lors un moine claustrier ⁶ nommé frère Jean des Entommeures ⁷ , jeune galant : frisque ⁸ : de hayt ⁹ : bien à dextre ¹⁰ , hardi : aventureux, délibéré ¹¹ : haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures ¹² , beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles, pour tout dire sommairement, vrai moine si onques en fût depuis que le monde moinant moina de moinerie. Au reste : clerc jusqu'aux dents en matière de bréviaire.	25	ne, no, no, no, rum, ne, num, num. « C'est, dit-il, bien chien chanté. Vertu Dieu : que ne chantez-vous ? Adieu paniers, vendanges sont faites ? Je me donne au Diable, s'ils ne sont en notre clos, et tant bien coupent et ceps ¹ et raisins, qu'il n'y aura par le corps Dieu de quatre années qu'halleboter ² dedans. Ventre saint Jacques que boirons-nous ce pendant, nous autres pauvres diables ? Seigneur Dieu <i>da mihi potum</i> ³ . »
10	Icelui entendant le bruit que faisaient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisaient. Et avisant qu'ils vendangeaient leur clos	30	Lors dit le prieur claustral ⁴ . « Que fera cet ivrogne ici ? Qu'on me le mène en prison, troubler ainsi le service divin ?
15	Icelui entendant le bruit que faisaient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit hors pour voir ce qu'ils faisaient. Et avisant qu'ils vendangeaient leur clos	35	— Mais : (dit le moine) le service du vin faisons tant qu'il ne soit troublé ⁵ , car vous-même monsieur le prieur, aimez boire du meilleur, si fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin, c'est un apophtegme ⁶ monacal. Mais ces répons que chantez ici ne sont par Dieu point de saison.
	1. À tout hasard. 2. Au chapitre les capitulants. Salle de réunion principale des moines. 3. Psaumes chantés. 4. Contre les embuscades des ennemis. 5. Chants liturgiques où alternent le chœur et le soliste. 6. Cloîtré, ne quittant pas le cloître et donc, par métonymie, l'abbaye. 7. Entamures (blessure, coupure) : le nom renvoie ici à sa manière d'entamer, c'est-à-dire de tailler, lorsqu'il rue en cuisine comme à la bataille. 8. Pimpant. 9. Joyeux. 10. Adroit. 11. Décidé, qui ne tergiverse pas. 12. Sachant bien expédier les prières.	40	« Pourquoi sont nos heures en temps de moissons et vendanges courtes, en l'avent et tout hiver longues ? »
			1. Boisson. 2. Grappiller. 3. Donne-moi à boire. 4. Attaché au cloître. 5. Nous faisons le service du vin de sorte qu'il ne soit pas troublé (le service, comme le vin). 6. Maxime.

45 « Feu de bonne mémoire frère Macé Pelosse, vrai zélateur (ou je me donne au Diable) de notre religion me dit, il m'en souvient, que la raison était, afin qu'en cette saison nous fassions bien serrer et faire le vin, et qu'en hiver nous le humions.

50 « Écoutez messieurs vous autres : qui aimez le vin, le corps Dieu si me suivez¹ : car hardiment que saint Antoine me arde si ceux tâtent du piot qui n'auront secouru la vigne. Ventre Dieu, les biens de l'église ? Ha non non. Diable, saint Thomas l'Anglais² voulut bien pour iceux mourir, si je mourais ne serais-je saint de même ? Je n'y mourrai jà pourtant, car c'est moi qui le fais aux autres³. »

60 Ce disant mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la Croix, qui était de cœur de cormier long comme une lance, rond à plein poing et quelque peu semé de fleurs de lys toutes presque effacées. Ainsi sortit en beau sayon⁴, mit son froc⁵ en écharpe. Et de son bâton de la Croix donna si brusquement sur les ennemis qui sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi le clos vendangeaient. Car les porte-guidons⁶ et porte-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes l'orée des murs, les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté, pour les emplir de raisins, les trompettes étaient

1. Par le corps Dieu, suivez-moi maintenant.
2. Thomas Becket mourut assassiné alors qu'il s'opposait à la Couronne pour la défense des biens de l'Église.
3. Qui fais mourir les autres.
4. Blouse enfilée par-dessus les vêtements.
5. Habit monacal.
6. Drapeau de la cavalerie.

1. Des coups.
2. Là où les côtes manquent, c'est-à-dire se finissent (à l'extrémité).
3. Retourneait.

70 chargés de moussines¹ : chacun était dérayé². Il choqua donc si raidement sur eux sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs frappant à tort et à travers à vieille escrime.

75 Aux uns écrabouillait la cervelle, aux autres rompaient bras et jambes, aux autres délochait les spondyles³ du cou, aux autres démolait les reins, avalait⁴ le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents en la gueule, décroulait⁵ les omoplates, sphacelait les greves⁶, dégonçait les ischies⁷ : débessillait les fauciles⁸.

80 Si quelqu'un se voulait cacher entre les ceps plus épais, à icelui froissait toute l'arête du dos : et l'éreintait⁹ comme un chien.

85 Si aucun sauver se voulait en fuyant à icelui faisait voler la tête en pièces par la commissure lambdaïde¹⁰.

Si quelqu'un gravissait en un arbre pensant y être en sûreté, icelui de son bâton empalait par le fondement.

90 Si quelqu'un de sa vieille connaissance lui criait. « Ha frère Jean mon ami, frère Jean je me rends.

— Il t'est (disait-il) bien force. Mais ensemble tu

1. Branches de vigne.
2. Avait quitté sa ligne, sa position.
3. Démettait les vertèbres.
4. Faisait tomber.
5. Effondrait.
6. Meurtrissait les jambes.
7. Déboîtait les hanches.
8. Mettait en morceaux les os.
9. Tous les emplois d'éreinter dans la suite du texte sont à prendre au sens premier de « casser les reins ».
10. Suture des os du crâne, en forme de *lambda*.

95 rendras l'âme à tous les Diables. » Et soudain lui donnait dronos¹. Et si personne tant fût épris de témérité qu'il lui voulût résister en face, là montrait-il la force de ses muscles. Car il leur transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur : à d'autres donnant sur la faute² des côtes, leur subvertissait³ l'estomac, et mouraient soudainement, aux autres tant fièrement frappait par le nombril, qu'il leur faisait sortir les tripes, aux autres parmi les couillons perçait le boyau culier. Croyez que c'était le plus horrible spectacle qu'on vit onques.

Les uns criaient sainte Barbe.

Les autres saint Georges.

Les autres sainte Nitouche.

Les autres Notre Dame de Cunault, De Lorette.

110 De Bonnes Nouvelles. De la Lenou. De Rivière. Les uns se vouaient à saint Jacques. Les autres au saint Suaire de Chambéry, mais il brûla trois mois après si bien qu'on n'en put sauver un seul brin.